



SELECTION OFFICIELLE  
UN CERTAIN REGARD  
FESTIVAL DE CANNES  
2014

HERMOSA JUVENTUD

# LA BELLE JEUNESSE

Un film de  
Jaime Rosales

INGRID GARCÍA-JONSSON CARLOS RODRÍGUEZ IMMA NIETO FERNANDO BARONA  
Une production de FRESDEVAL FILMS, WANDA VISION et LES PRODUCTIONS BALTHAZAR Casting ARANTXA VÉLEZ, ANA SAINZ TRÁPAGA, PATRICIA ÁLVAREZ DE MIRANDA et FLAVIA SANTOS  
Montage LUCÍA CASAL Son NICOLÁS TSABERTIDIS Chef décoratrice VICTORIA PAZ ÁLVAREZ Directrice de production BÁRBARA DÍEZ Chef opérateur PAU ESTEVE BIRBA  
Producteur associé MIGUEL MORALES Productrice exécutive BÁRBARA DÍEZ Producteurs JAIME ROSALES JOSÉ MARÍA MORALES et JÉRÔME DOPFFER Scénario JAIME ROSALES et ENRIC RUFAS Réalisateur JAIME ROSALES

MEDIA INSTITUT FRANÇAIS \*100% France SDI

« Inventif et courageux

(...) On aura rarement vu une œuvre qui affronte à un tel degré de réalisme l'amer scandale de la pauvreté. »

**Le Monde**

« Une subtile peinture sociale. »

**LE FIGARO**

« Présenté à Cannes dans la section Un certain regard, ce nouveau film long du cinéaste Jaime Rosales confirme sa place prépondérante dans le cinéma espagnol d'aujourd'hui. »

**l'Humanité**

« Un portrait vivifiant de la jeunesse espagnole. (...) Pedro Almodovar n'est pas le seul bon cinéaste espagnol en activité. »

**les inRockuptibles**

« L'un des chocs majeurs de la section Un certain regard cette année. »

**PREMIERE**

« Une actrice formidable de naturel. »

**Aujourd'hui**

« Une œuvre à la pertinence remarquable (...) Un coup de foudre. »

**à VOIR ALIRE**  
AVOIR-ALIRE.COM

« Sensible et poignant. »

**fiches cinéma**  
.com





Ingrid García Jonsson

**“Un portrait vivifiant de la jeunesse espagnole.**

**(...) Pedro Almodovar n'est pas le seul bon cinéaste espagnol en activité.”**

## La Belle Jeunesse de Jaime Rosales

Portrait vivifiant de la jeunesse espagnole confrontée à l'enfer économique et idéologique du capitalisme contemporain.

**P**edro Almodóvar n'est pas le seul bon cinéaste espagnol en activité et on aimerait que le public français en prenne conscience. Prenons Jaime Rosales : il ne déplace pas les foules, n'a pas imprimé sa marque sur les cinéphiles d'ici alors qu'il est intéressant, voire passionnant, depuis une dizaine d'années et des films comme *Les Heures du jour* (2003), *La Solitude* (2007), *Un tir dans la tête* (2008) ou *Rêve et silence* (2011). Un cinéma toujours en recherche formelle, qui ne dédaigne pas l'expérimentation et qui a déjà valu à son auteur

les honneurs du Centre Pompidou. Au programme : comportementalisme (*Les Heures du jour*), split-screen (*La Soledad*), distanciation et muet (*Un tir dans la tête*), noir et blanc et récit en pointillé (*Rêve et silence*). Le sujet de prédilection de Jaime Rosales est le quotidien, sa routine, ses étapes marquantes (naissance, accident, décès...), concourant à un tableau existentialiste des classes moyennes espagnoles dans les années 2000, loin de l'extraversion colorée d'Almodóvar.

*La Belle Jeunesse* prolonge ce travail avec une sorte de force tranquille, un talent qui ne la ramène pas. Soit Natalia et Carlos, la vingtaine, chacun vivant chez sa mère (les pères sont absents ou lointains). Ils sont beaux, s'aiment, n'ont pas d'autonomie financière. Un jour, ils se rendent au casting d'un porno pour le fun,

l'aventure et surtout les 600 euros promis (cette incursion dans le porno se reproduira plus tard, dans un autre contexte). Mais le pays est plongé dans la crise que l'on sait. Et Natalia tombe enceinte. Avorter ou ne pas ? Nourrir une bouche supplémentaire ou ne pas ? Entre soirées avec les potes, conflits dans leurs familles et disputes, la "belle jeunesse" est petit à petit lestée, minée par le quotidien.

**L'enjeu du film réside dans la dialectique entre la beauté de ces deux jeunes** (et des deux acteurs superbes qui les incarnent) et la laideur de la société libérale. *La Belle Jeunesse* est plusieurs fois scandé par des écrans de mobiles ou de jeux vidéo, parce qu'ils font partie du quotidien des personnages. Le style laconique de Rosales laisse le spectateur libre de la lecture de ces inserts : j'y ai vu une contamination d'images

qui figure le virus dans le système économique libéral. Cette technologie dont nous usons tous est-elle l'effet secondaire ou l'un des moteurs du système qui bouffe les emplois et chamboule les équilibres économiques ? Sans dévoiler l'issue, disons que la boucle de la réification technomarchande se referme amèrement à la fin.

Malgré son récit d'élan entravés, *La Belle Jeunesse* est plus stimulant que déprimant grâce à ses acteurs éclatants et au regard de Rosales, à la fois maîtrisé et questionnant, rigoureux mais ouvert à l'incertain, distancié mais laissant affleurer l'émotion, entre réalisme piatien et stylisation sobre. Un beau film de plus pour Rosales. **Serge Kaganski**

**La Belle Jeunesse** de Jaime Rosales, avec Ingrid García Jonsson, Carlos Rodríguez (Esp., 2014, 1h43)

**La Belle Jeunesse est plus stimulant que déprimant grâce à ses acteurs éclatants et au regard de Rosales**



# Le Monde

## Splendeur et misère des jeunes de la vieille Europe

L'Espagnol Jaime Rosales réalise un film âpre, inventif et courageux sur la crise que traverse le continent

LA BELLE JEUNESSE



Dans quel état la crise économique, récession et remèdes incertains, a-t-elle mis la jeunesse européenne, autrement dit l'avenir de notre Vieux Continent ? La réponse cinématographique à cette question est aujourd'hui espagnole, et vient en deux films, un documentaire et une fiction. Le premier, *Vers Madrid*, signé du Français Sylvain George, est sorti sur les écrans le 5 novembre, en se focalisant sur le mouvement d'indignation et de révolte, de volonté de réinvention sociale, né le 15 mai 2012 sur la place Puerta del Sol, à Madrid. Le second sort mercredi 11 décembre sur les écrans sous le titre *La Belle Jeunesse*, réalisé par l'excellent et redoutable cinéaste espagnol Jaime Rosales.

*La Belle Jeunesse* est, si l'on veut, la part d'ombre de l'effervescent *Vers Madrid*, la part de décomposition sociale et de réalité crue qui répond à l'envolée et à l'espérance de l'utopie mobilisatrice. Il s'agit pourtant d'un jeune couple de 20 ans, auquel l'avenir devrait tendre les bras. Il sera néanmoins entendu par tous ceux qui auront eu la curiosité d'aller voir ce film âpre, inventif et courageux qu'avoir aujourd'hui 20 ans en Espagne en étant issu d'un milieu modeste équivalait à mourir à peu près, socialement, moralement, sentimentalement, et plus si affinités.

### Haute solitude urbaine

Il s'appelle Carlos et travaille comme intérimaire sur des chantiers. Elle se nomme Natalia, cherche du boulot, vit chez sa mère, est divorcée dont le travail et la maigre pension ne suffisent plus à subvenir aux besoins de sa fille et de son frère cadet. De son côté, le père a à peine de quoi vivre. Carlos et Natalia s'aiment, ou du moins tentent-ils de s'aimer, dans



Natalia (Ingrid Garcia Jonnson), 20 ans, cherche du boulot et vit chez sa mère. DR

un environnement qui leur est hostile. Entre deux boulots, il lui promet une maison au bord de la mer et une Ferrari. On le voit au raccourci suivant déblayer des gravats sous les ordres d'un contre-maître. De fait, c'est un autre programme qui les occupe, c'est un autre avenir qui les attend. Natalia distribue des curriculum vitae aux commerces environnants, qui n'embauchent pas. Carlos cache l'idée de se mettre à son compte avant que la pratique ne le

détrompe. En attendant, ils gèrent tant bien que mal des situations familiales endommagées (la mère de Carlos est gravement malade, celle de Natalia est à bout de nerfs, les père sont absents) ; ils zonent avec leurs amis – filles avec filles, garçons avec garçons – dans des zones de haute solitude urbaine ; ils tournent aussi dans des vidéos pornos, histoire de mettre du beurre dans les épinards. Là-dessus, Natalia est enceinte. Ce n'est pas une surprise pour le

spectateur, puisque la séquence du test de grossesse positif a ouvert le film. On touche ici à l'implacable lucidité de ce récit, qui montre comment un enjeu normalement porteur d'avenir se transforme en un pur instrument de reproduction des inégalités. On aura à cet égard rarement vu une œuvre qui affronte à un tel degré de réalisme l'amer scandale de la pauvreté, dont le combat quotidien consiste à frapper aux portes de l'avenir jusqu'à con-

sommation de sa dignité et de sa vitalité. Une aliénation formellement accomplie dans un monde que le film contribue à éteindre, aux zones indéçises et aux lumières vacillantes. Une autre grande force du film, qui accroît son effet de réalisme, est d'intégrer à sa mise en scène des registres d'images empruntés à d'autres sphères que celles du cinéma : vidéos glaciales des tournages pornos, vignettes intimistes tournées avec des smartphones, plates-formes

**On aura rarement vu une œuvre qui affronte à un tel degré de réalisme l'amer scandale de la pauvreté**

dialoguées des réseaux sociaux et des sites de partage.

Cette intrusion des nouveaux médias dans la convention de la fiction cinématographique n'est certes pas nouvelle. Mais elle prend ici – en confrontant l'hypercentechnologie et l'hypercommunication à la paupérisation matérielle et affective de ses principaux utilisateurs – une remarquable valeur critique sur l'organisation et la violence silencieuse du monde contemporain.

On pourrait d'ailleurs ajouter que ce film, manifestement arraché à ses propres conditions économiques de tournage, fait également signe dans le cadre d'une industrie du cinéma espagnol réduite à une peau de chagrin par la crise et les mesures de restriction budgétaire frappant la culture en général.

*La Belle Jeunesse* offre donc au spectateur une excellente opportunité, pour qui ne le connaîtrait pas, de découvrir un grand cinéaste européen, dont l'œuvre (cinq films en dix ans de carrière, dont *La Soledad* et *Un tir dans la tête*) se signale par une constante recherche et une pertinence formelle jamais démenties. Il ne fait enfin aucun doute qu'on tient avec *La Belle Jeunesse* un des meilleurs films sur la crise actuelle. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film espagnol de Jaime Rosales. Avec Ingrid Garcia-Jonnson, Carlos Rodriguez, Inma Nieto (1 h 42).

## Jaime Rosales : « Les jeunes ont une responsabilité dans ce qu'ils vivent »

ponsabilité dans ce qu'ils vivent. J'ai parfois l'impression qu'ils attendent que les solutions tombent du ciel.

**Une impression de vérité très forte se dégage du film. On reconnaît cette jeunesse – absorbée par Internet, façonnée par la précarité... –, qui est peu représentée au cinéma. Comme si elle ne trouvait pas plus sa place sur le grand écran que dans la société...**

Je voulais faire quelque chose de très précis, très actuel. Comme ce n'est pas ma génération, je suis allé à la rencontre de ces jeunes, dans les parcs notamment... J'ai construit le film avec leurs mots, avec leurs improvisations aussi.

**La lumière est grise, même**

**quand il fait beau... Pourquoi ?** J'aime beaucoup la lumière parisienne, quand le ciel est bas. Je n'aime pas du tout le ciel espagnol ! On a tourné en novembre-décembre, juste avant les fêtes. Cette lumière d'hiver, un peu blanche, embellit les visages. Le film s'appelle *La Belle Jeunesse* : c'était important de montrer ces jeunes qui sont beaux, qui devraient avoir une belle vie !

**Vous composez des séquences entières à partir de photos, de SMS, créant un langage avec la matière des réseaux sociaux. Pourquoi avoir choisi cette forme pour les moments plus dramatiques de l'histoire : la naissance, l'installation de Natalia en Allemagne... ?**

Utiliser ce langage était impor-

tant pour moi. C'était une manière de prendre acte du fait que le monde a cessé de se diviser entre les gens qui produisent des images et ceux qui les consomment. Cela me permettait, en outre, de faire des ellipses et de me concentrer sur les conflits interpersonnels. En même temps, je trouve les scènes porno assez fortes.

**Elles le sont...**

Faire de la pornographie est devenu chose banale. Le pornographe allemand d'ailleurs, est emblématique du cynisme ambiant – on se dit « bon, tout va bien » (ou « tout va mal »), et puis on fait des choses qui ne sont pas exactement ce qu'on devrait faire.

Les jeunes sont entraînés certes, mais ils y vont de leur plein gré, et

il y a des conséquences.

**Les pornographes que l'on voit jouent-ils leur propre rôle ?** Oui. Le premier est très connu en Espagne. Les jeunes qui travaillaient sur mon film le voyaient comme un mec intelligent, qui a réussi dans la vie. Mais c'est quelqu'un de solitaire, pas heureux du tout. Il profite des jeunes, il les paye aussi, mais tout ça n'est pas terrible... À l'origine, c'est quelqu'un qui voulait faire du vrai cinéma.

**Le film se termine sur une scène noire, cependant vous n'abandonnez jamais vos personnages. Le lien humain – la tendresse, l'amour, une forme de solidarité... – résiste, si bien que cette fin n'est pas si déses-**

**pérée qu'elle pourrait paraître...** Certains spectateurs la ressentent comme sans issue. Pas moi. La situation actuelle est mauvaise, dure, il y a beaucoup de souffrance, mais l'humanité en a vu d'autres... Au milieu des guerres, des massacres, il y a toujours eu des hommes, des femmes, qui ont fait des choses formidables... Avec les producteurs, on a discuté de la possibilité d'un happy end, parce qu'il faut aussi donner de l'espoir aux jeunes. Mais pour le film, je n'y croyais pas. Ça aurait été forcé. Je préférerais finir sur une scène dure mais en ayant donné toute leur force et leur dignité aux personnages, à Natalia en particulier. Pour moi, elle a les moyens d'aller de l'avant. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE REGNIER